

la **vie** des communautés religieuses

victoire de pâques

Vie religieuse, vie pascale

M. Cantius Matura, ofm

Message de l'Apocalypse

Yves Gaudreault, pb

Tableau Chronologique de l'A.T.

S. Pagano, omi

L'obéissance du Christ

J. Hermann Poisson, ofm



AVRIL 1961

la VIE des communautés religieuses

- Revue publiée par les RR.PP. Franciscains de la Province St-Joseph au Canada, paraît le 15 de chaque mois, excepté juillet et août, en fascicule de 32 pages;
- La Direction est assurée par un groupe de professeurs au cléricat théologique franciscain de Rosemont (Montréal) :
R.P. Alonzo-M. Hamelin, O.F.M.,
Lecteur en Théologie Morale
R.P. M.-Cantius Matura, O.F.M.,
Lecteur en Écriture Sainte
R.P. Lorenzo Boisvert, O.F.M.,
Lecteur en Théologie Dogmatique.
- Tout ce qui concerne la Revue (envoi de manuscrits, consultations, service bibliographique, administration) doit être adressé à :

La VIE des Communautés Religieuses
5750, Boul. Rosemont
Montréal - 36

Tél. : CL 9-6911

PRIX DE L'ABONNEMENT : \$2.75

Les abonnements commencent en JANVIER et tout changement d'adresse est accompagné de la somme de 25 cents.

Nihil Obstat :

R.P. Emmanuel Boisvert, O.F.M.

R.P. Hippolyte Baril, O.F.M.

15 mars 1961

Chaque auteur porte la responsabilité de ses articles

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Poste, Ottawa.

la VIE des communautés religieuses

Vol. 19, n° 4

Avril 1961

vie religieuse, vie pascale

« Il fallait qu'il endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire » (Lc 24, 26). « Mis à mort selon la chair, il a été vivifié selon l'Esprit » (I P 3, 18). C'est ainsi que l'Écriture présente le sommet de la vie et de l'œuvre du Christ : sa Pâque. Cette Pâque a consisté, pour le Seigneur, dans la mort et combien douloureuse, à tout ce qui était terrestre, humain : ce qui, en lui, était soumis aux limites, à la souffrance, à la mort, ce qui le liait à notre mode humain d'exister et d'agir, tout cela a été brisé quand il a expiré sur la croix. Ainsi « mis à mort selon la chair », il a été admirablement vivifié par le Père et l'Esprit. Libéré désormais des entraves qu'il a prises sur lui par suite du péché des hommes, il possède, depuis sa résurrection, la plénitude de la vie. Son humanité, transfigurée, éclatante de splendeur, animée par la puissante énergie divine, échappe au temps et à l'espace : Jésus ressuscité vit maintenant de tout son être humain en communion avec le Père et avec tous les hommes dont il est Chef et Sauveur. Mais c'est au prix de la passion et de la mort qu'un tel triomphe a été rendu possible.

« Morts au péché et vivant pour Dieu dans le Christ... »

Ce qui s'est passé en Jésus, notre Tête, doit se reproduire au cours des siècles dans tous les hommes qui, incorporés à lui par la foi et le baptême, partagent et sa mort et sa résurrection. L'existence chrétienne, comme celle du Christ, est à la fois mort et vie. Le chrétien est d'abord un homme qui porte en lui « les souffrances de mort de Jésus » ; à cette condition seulement « la vie de Jésus, elle aussi, se manifesterà dans son corps » (I Co 4, 10). Il doit donc mourir sans cesse : mourir au péché quel qu'il soit, mourir aux convoitises qui l'y portent, mourir aux

personnes et aux choses qu'il aime trop égoïstement, mourir à lui-même, à ses réussites, à sa personne, à sa vie terrestre elle-même. Sans cette mort — elle est de chaque instant et sans cesse à reprendre — pas de progrès ni d'épanouissement.

Mais le chrétien qui accepte chaque jour de se perdre, découvre l'envers de cette mort qui est la vraie vie. Ses yeux et son cœur sont fascinés par le trésor précieux et la perle fine qu'il a trouvée. Il est dans la joie qui ne faiblit pas, parce qu'il se voit introduit au banquet du royaume, à la table du Père et du Fils et de l'Esprit. Ce qu'il semblait devoir perdre, lui est rendu au centuple. Il n'est plus esclave, mais libre; son cœur s'est ouvert aux dimensions du monde; aimant Dieu il aime tout ce qui est, les hommes et les choses, avec la tendresse même de Dieu. Il se sait promis à la résurrection et le corps du Seigneur qu'il mange, assure son propre corps mortel de la gloire qui se lève pour lui.

Telle est la vie pascale du chrétien : sur un fond de lutte, de peine et de mort, l'explosion de la vie divine commencée ici-bas et ne devant s'achever qu'en la vie éternelle.

La vie religieuse, signe de Pâque.

Le religieux n'est pas un chrétien à part. C'est un homme qui, comme les autres chrétiens, veut être logique avec son baptême et veut le vivre dans toutes ses exigences mais qui, en plus, veut être au sein de l'Église un témoin du monde nouveau instauré par la résurrection. Et parce que, précisément, l'état religieux est l'image de la vie nouvelle et céleste, elle doit être marquée encore plus fortement du caractère pascal : elle doit porter en elle encore plus visibles les stigmates de la mort et plus éclatant le triomphe de la vie.

En effet, pour que la gloire du Ressuscité rejaillisse avec plus de splendeur sur des hommes et des femmes consacrés, ils doivent être plus totalement livrés à la mort de ce qui est provisoire et éphémère. Ce n'est pas seulement au péché et à ses racines qu'il leur faudra renoncer, mais encore à des valeurs humaines positives et bénies de Dieu. Pour affirmer en face des hommes que la liberté et la possession des biens et l'amour charnel, ont besoin, pour subsister à jamais dans le monde de la résurrection, d'être repris et refaits par Dieu, les religieux renoncent à ces valeurs. Ils acceptent une certaine mutilation humaine qui pourrait en résulter pour eux, non par mépris de ces valeurs, ni de

leurs frères laïcs, mais pour proclamer que Dieu seul peut opérer leur purification et leur transposition. De ce fait, ils entrent, certes, dans un état de mort. Leur liberté humaine se trouve liée et parfois meurtrie. S'ils vivent la vraie pauvreté, ils seront gênés dans leurs moyens d'action individuels et collectifs, et sentiront leur dépendance devant Dieu et les hommes. La chasteté parfaite leur fera sentir quelquefois — outre les efforts que tout être humain blessé par le péché doit entreprendre pour rester maître de ses sens — l'aiguillon de la solitude. Aux yeux des autres, et parfois à leurs propres yeux, ils seront des arbres morts, des êtres stériles, inefficaces.

Mais parce qu'ils croient en la puissance de Dieu, parce qu'ils ont accepté de tout perdre pour Jésus et pour son royaume, déjà ici-bas, pour leur propre joie et pour celle de l'Église, ils vivent la gloire de la Résurrection. L'indicible intimité de Dieu leur est accordée, Jésus ouvre la porte et entre chez eux pour souper, ils obtiennent la liberté de fils, deviennent héritiers et rois du royaume, s'ouvrent, corps et âme, à l'amour de Dieu et des frères. La vie religieuse véritable, n'est pas une sombre ascèse, ni un morne légalisme : c'est la joie que Dieu donne et que nul ne peut ravir, c'est l'éclat de rire dont parlent les béatitudes.

Et s'il n'en est pas toujours ainsi en fait, ne sommes-nous pas comme des gens qui meurent de faim devant des tables chargées, ou qui se rongent de tristesse au seuil d'une salle de fête ? Il n'est qu'à ouvrir les yeux, qu'à élargir leur cœur et alors entrera en nous l'allégresse pascale que nous a apportée le Fils de Dieu crucifié et ressuscité.

Alléluia!

M.-Cantius MATURA, O.F.M.

* * *

C'est dans ces perspectives pascales que se présente ce numéro d'avril de la V.C.R.

Message de l'Apocalypse (Yves GAUDREAU, P.B.) 101

Les promesses du Christ, dans un monde désaxé, ont de quoi nous laisser perplexes. L'Apocalypse de saint Jean, que la liturgie nous fait lire au temps pascal, donne une véritable interprétation chrétienne de l'histoire réelle, en la situant dans la totalité du déroulement historique considéré du point de vue de Dieu. La réponse de Jean expliquait son temps; elle explique le nôtre; elle expliquera de même l'avenir.

Tableau chronologique des livres de l'Ancien Testament (S. PAGANO, O.M.I.)	114
--	-----

Le Tableau chronologique s'efforce de présenter l'histoire de la formation des différentes parties des livres de l'Ancien Testament à travers les âges, à la lumière des positions acquises par l'exégèse catholique contemporaine.

L'obéissance du Christ (Joseph-Hermann POISSON, O.F.M.) ...	118
---	-----

Le point capital d'une vie n'est pas de fournir une longue carrière, mais de se plier à la volonté de Dieu. Cet article veut se faire le point de départ d'une réflexion salutaire sur notre attitude devant l'obéissance religieuse, en regard avec l'obéissance du Christ, manifestée dans le cycle pascal.

* * *

Chronique religieuse	122
----------------------------	-----

A votre service	125
-----------------------	-----

Pour vos lectures	127
-------------------------	-----

message de l'apocalypse

Un regard même rapide sur le monde qui nous entoure, sur les événements qui s'y passent, peut laisser perplexe ou du moins poser bien des problèmes à l'esprit qui cherche le pourquoi et le sens des choses.

Au temps de S. Jean, la peinture générale de l'univers que nous habitons contenait apparemment plus d'ombre que de lumière. Dans son commentaire de l'Apocalypse, le P. Gelin relève à ce sujet des détails très suggestifs. Les guerres entre peuples étaient nombreuses: « En 62, le roi parthe Vologère avait battu les légions: cette victoire de l'Empire parthe présageait d'autres victoires »; quelques années plus tard en 69, après le suicide de Néron, « Galba, Othon, Vitellius et enfin Vespasien firent se heurter les légions du Rhin, de la Gaule, de la Grèce et de l'Asie ».

Nombreux étaient les fléaux de toutes sortes... Les pestes aussi sévirent. « Dans la deuxième partie du premier siècle Tacite signale celle, horrible, de l'automne de 65, comme un châtement des dieux ».

Même les fléaux cosmiques ne manquèrent pas aux temps troublés où nous place la perspective de l'Apocalypse: « Le globe traversait une convulsion parallèle à celle du monde moral; il semblait que la terre et l'humanité eussent la fièvre à la fois » (Renan). *Mundus ipse concutitur*, remarquait Sénèque. Parmi les désastres, inondations, cyclones, phénomènes volcaniques, il convient de signaler le séisme de la vallée du Lycus qui ébranla en 60, Laodicée et Colosses.

De plus, pour l'Église naissante, les épreuves les plus graves se situaient sur un autre plan: dangers moraux et physiques qui menaçaient les églises. Le syncrétisme ambiant était une menace perpétuelle, toute l'atmosphère sociale en était imprégnée.

Plus grave encore, l'opposition directe à l'Église venait du pouvoir politique lui-même. L'horrible persécution de Néron avait laissé parmi les chrétiens un souvenir horrifiant; elle n'avait été,

il est vrai, que l'œuvre personnelle d'un fou, mais elle montrait à l'évidence ce que pouvait signifier pour l'Église l'opposition venant de quelqu'un qui détenait la puissance de l'empire. Et voilà qu'avec Domitien la menace se précise. Le détenteur de la puissance impériale se déifie et exige un culte divin. Ce n'est plus qu'un individu qui se dresse contre l'Église, c'est l'Empire lui-même et son chef. L'État romain comme tel s'oppose donc maintenant directement à l'Église et les chrétiens devront choisir entre la fidélité à Dieu et la fidélité à l'Empire opposé à Dieu.

Ce tableau très sommaire et imparfait suffit cependant à montrer quel problème devait poser la vision de ce monde à tout penseur désireux de lui trouver un sens. Même pour le chrétien, le problème n'était pas facile à résoudre. Dans ce contexte, que devenaient les promesses de salut et de victoire faites par le Christ ? Dieu qui s'était intéressé au monde au point de lui envoyer son Fils se désintéressait-il maintenant de son œuvre ? L'Église établie par son Fils pourrait-elle survivre à ces attaques humainement irrésistibles ? Quelle devait être l'attitude du chrétien dans ce monde en désordre ? résister par les armes ? ou composer avec l'Empire persécuteur le syncrétisme envahissant ?

L'Apocalypse de Jean est venue apporter à ces questions une réponse ferme et chrétienne. Jean ne s'est pas contenté de donner une solution concrète et partielle, forcément déficiente. Il a répondu en donnant une véritable interprétation chrétienne de l'histoire réelle, en situant son temps dans la totalité du déroulement historique considéré du point de vue de Dieu. Sa réponse expliquait son temps ; elle explique aussi le nôtre ; elle expliquera de même tout l'avenir...

Il n'est pas besoin de faire une étude approfondie de l'histoire contemporaine pour y découvrir les mêmes éléments fondamentaux déjà présents dans l'histoire du premier siècle, et dans celles des 19 siècles qui nous en séparent.

Les guerres entre peuples ne font pas défaut : Première grande guerre, seconde... encore pire... et depuis, guerre de Corée, d'Indochine, d'Algérie, troubles au Moyen-Orient, en Afrique, guerre froide générale nourrie de conflits partiels...

Les famines, en Extrême-Orient surtout, les inondations, les cyclones, les tremblements de terre (Japon), ne se comptent plus.

L'Église est directement combattue par les pouvoirs publics, appuyés sur des idéologies pseudo-religieuses, en maints pays du globe: Russie, Chine, etc...

Partout le matérialisme essaie de la détruire. Autant qu'à l'époque de Jean, notre monde pose des problèmes, les mêmes problèmes...

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'Apocalypse et entendre sa théologie de l'histoire.

LUMIÈRES JETÉES PAR L'APOCALYPSE SUR L'HISTOIRE DU MONDE

Non, ce monde apparemment en désordre et s'en allant à la dérive, n'est pas abandonné de Dieu. Dieu est toujours là transcendant au monde, et lui étant présent tout à la fois. Maître de la création, Il est aussi Maître de l'histoire; Il tient tout entre ses mains; tous les éléments de l'histoire s'insèrent dans son plan de salut et sont orientés par lui à l'établissement de son Règne; toute la création matérielle et humaine, telle qu'elle est, manifeste sa gloire (ch. 4). Que s'agissent les nations, elles n'enlèveront pas à Dieu sa gloire.

De plus, c'est vraiment par le Christ et dans le Christ mort et ressuscité que tout s'organise et prend son sens, que tout concourt à la réalisation des desseins de salut de Dieu. Il est l'Agneau égorgé mais debout à jamais, qui seul peut ouvrir et a ouvert le livre scellé des desseins de Dieu (Ch. 5).

Mais alors que viennent faire tous les fléaux, les catastrophes, les persécutions, dans ces perspectives? Quelle est la situation de ceux qui sont fidèles à Dieu dans ce monde tourmenté? Avant de dégager la réponse générale qu'en donne l'apocalypse, faisons une remarque d'extrême importance pour tout ce qui va suivre...

Le centre d'intérêt principal et presque exclusif du livre, ce sont les *collectivités* et les *collectivités schématisées*, nettement distinguées d'après leur prise de position pour ou contre Dieu, et, toutes, elles sont organisées autour de deux *collectivités fondamentales*, le camp du bien (pour Dieu) et du mal (contre Dieu). Les individus n'intéressent l'auteur que pour autant qu'ils s'insèrent par un libre choix dans l'une ou l'autre de celles-ci.

I — RÉPONSE GÉNÉRALE :

Les guerres, les famines et les pestes, trilogie classique autour de laquelle se groupent tous les maux sociaux, sont aussi soumises à la gouverne divine et contribuent à la réalisation de son plan de salut. Elles sont les châtiments divins sur les pécheurs, l'expression de la Colère de l'Agneau (Incompatibilité avec le péché) (6,16-17). Et le monde pris comme collectivité unique, est un monde pécheur.

Les maux sociaux qui s'abattent sur lui, quelles que soient les causalités secondes qui les expliquent immédiatement, sont, dans les desseins de Dieu, destinés à punir le monde pécheur. Il en est de même des maux cosmiques de toutes espèces (6,12 sq). Mais ces fléaux ont aussi une autre valeur, celle-là médicinale, ils visent à détourner le monde de son péché, notamment de son idolâtrie (9, 20-21).

Pourtant, du sein de cette collectivité pécheresse, se distingue une autre collectivité, celle des saints (8,3-4), celle de tous ceux qui se séparent du monde pécheur au prix même de leur vie (6,9-11). Quelle est sa position dans ce drame ? Dieu veille spécialement sur elle, il envoie son ange pour marquer au front ces serviteurs de Dieu (7,1-8). Et ces marqués appartiennent tout spécialement à Dieu; Dieu les protège au milieu des fléaux et des calamités. Comment ? d'une façon matérielle, en les soustrayant physiquement aux atteintes de la souffrance ? Évidemment non, ce serait contraire au sens fondamental de l'Apocalypse et à tout le message du Christ crucifié. Alors, comment ? Les vv.9-17 du ch. 7 le disent: cette protection sera toute spirituelle et aboutira au bonheur céleste. Les calamités physiques prendront pour eux valeur de purification (Heb. 12,5 à 12; et Rom. 5,1-5).

En outre, les saints n'auront pas à pâtir des désordres moraux amenés par le péché, des remords de conscience, insatisfactions, découragements, qui sont le lot de ceux qui « ne portent pas au front la marque de Dieu » (9,4...) et que saint Paul, en Rom. 1,18-32, révèle comme étant la manifestation de la colère de Dieu sur les pécheurs.

Bien plus, la prière même de ces saints a un rôle essentiel dans ce déroulement du plan divin: elle appelle et hâte la destruction des forces du mal, la venue des châtiments pénaux et médicaux sur les adversaires de Dieu et ainsi hâte la « complétion » du nombre des élus et l'avènement du royaume de Dieu (2 Pet.3,11-12). Car telle

est bien l'affirmation centrale de l'Apocalypse, comme de toutes les apocalypses: Dieu est le Maître de l'Histoire, Il la tient en mains pour la conduire infailliblement à la fin fixée par Lui; et cette fin, c'est l'établissement de son règne.

Voilà donc la première réponse donnée par l'Apocalypse aux questions posées par le monde actuel. Cette réponse reste assez générale et peut s'appliquer à l'Ancien Testament aussi bien qu'au Nouveau.

II — RÉPONSE PLUS PRÉCISE *concernant avant tout* L'ÈRE CHRÉTIENNE :

Mais voici que des précisions s'esquissent, des lignes plus nettes se dégagent: le Voyant tourne son regard plus directement vers l'ère chrétienne.

Le monde apparaît soulevé par un vaste combat: la lutte du mal contre le bien.

FORCES DU MAL.

D'un côté le Mal, cette force qui s'oppose à Dieu et à ses Saints, ce vaste courant, transcendant les siècles, qui n'a pas d'existence à part, mais inhère dans des personnes réelles humaines ou angéliques, et pourtant forme un tout étroitement uni dans l'opposition à Dieu et aux Saints. Le Mal de tous les temps et de tous les lieux fait cause commune: ce monstre d'iniquité grandit et progresse de par tous les péchés des individus qui lui obéissent et en qui il réussit à vivre.

Dominant la matière et l'histoire, se dresse la tragique figure de *Satan*, qui incorpore en lui, sur le plan purement spirituel, l'opposition à Dieu. Il milite sur la terre, essayant d'arracher les hommes à Dieu; il inspire et favorise toutes les forces du mal. Il s'appelle « l'énorme dragon, l'antique Serpent, le Diable ou Satan... le séducteur du monde entier » (12,9). Il essaie par tous les moyens de contrecarrer l'établissement du règne de Dieu, et d'établir sa royauté propre.

D'ailleurs il a beau jeu, car il rencontre dans l'humanité ce *désir de puissance désordonnée, d'indépendance vis-à-vis de Dieu, qu'il a semé dès l'origine*. C'est pourquoi son principal auxiliaire se trouve être précisément cette *bête supra-temporelle*, qui désigne la volonté humaine désordonnée de puissance et d'indépendance vis-à-vis de Dieu. Sur le plan des collectivités, la bête trouve son expression,

son incarnation, dans les puissances politiques ennemies de Dieu et persécutrices de ses Saints. Satan lui remet son empire, car elle sert ses desseins, et, se faisant adorer, elle provoque par le fait même l'adoration de Satan, la reconnaissance de sa primauté (13,4). La bête est toujours là présente au monde, car elle résume toute cette révolte de l'humanité contre Dieu; pourtant à certains moments de l'histoire, elle s'incarne plus spécialement dans une collectivité politique, un empire, ou un empereur, qui, directement, prend position nette contre Dieu et ses saints, que ce soit l'empire romain ou un état communiste, etc.

Tout au long de l'histoire, dans l'humanité déchue, cette première bête trouve, elle aussi, un collaborateur, un acolyte, qui sert ses plans et ceux de Satan; c'est la seconde bête, appelée le *faux prophète* (19,20), personnification de toutes les fausses religions, les fausses idéologies, de toutes les erreurs; elle apporte au monde les justifications plus ou moins conscientes de son rejet de Dieu et de son parti pris pour la première bête et le dragon. Satan, le père du mensonge, est à l'aise pour fournir au faux prophète les arguments et les prodiges nécessaires pour fourvoyer les habitants de la terre et leur conseiller d'adorer la bête (13,12-15).

Telles sont les grandes forces qui soulèvent l'histoire dans le sens opposé à Dieu; derrière toutes les explications secondaires et partielles du conflit présent à notre monde, sachons reconnaître, avec le Voyant, les personnages principaux qui lui donnent son sens.

FORCES DU BIEN.

Que notre vision ne soit cependant pas négative ni pessimiste. A côté et au-dessus de ce camp du mal, *il y a le camp du bien*, qui est celui même *de Dieu*. Le bien seul est éternel, car Dieu seul est éternel, non le mal, ni Satan. Et le bien n'est pas absent de notre monde, car Dieu a voulu y pénétrer lui-même par sa parole sous toutes ses formes, d'abord par sa parole inscrite dans la création, puis par sa parole transmise par les prophètes, et enfin, et surtout, par son Verbe même, son Fils qui est « le resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance » (Heb.1,3), ce Christ mort et ressuscité qui se continue dans l'Église, dans la Jérusalem céleste, son épouse. Dieu est donc, tout au cours de l'histoire, présent au monde par sa Parole gravée dans la création et par sa Parole incarnée agissant

dans l'Église. Le camp du bien, c'est précisément celui de Dieu, *de l'Agneau, de l'Église*. Cette Église idéale qui pourrait se définir par la société de ceux qui s'identifient au Christ, est, dans la schématisation de Jean, sainte, catholique, apostolique, et une. Elle rassemble en elle toutes les forces du bien et exclut le mal, c'est l'Église des « vainqueurs ». Les ch. 2-3 étaient justement consacrés à rappeler aux chrétiens concrets les conditions nécessaires pour en faire pleinement partie, pour identifier leur sort à celui de cette Église, épouse du Christ.

Entre les deux camps, il n'y a pas de compromission possible, il faut choisir pour ou contre Dieu, et cela en chacune de ses actions. La schématisation de Jean le met en relief: pas de prises de position neutres ou indifférentes.

Telles sont donc, dans notre monde, les forces en présence...; continuellement, elles s'affrontent et toute l'histoire s'explique au fond par leur opposition.

ISSUE DU CONFLIT

L'issue du conflit n'est cependant pas douteuse car les forces sont inégales. La vision chrétienne du monde n'est pas dualiste au sens strict. Dieu est évidemment vainqueur; qui pourrait s'opposer à Lui? Il a remporté la victoire et une victoire définitive par la mort et par l'exaltation de son Fils; ainsi il a détrôné Satan, l'a jeté bas (12,5-9). Alors que le Christ semblait subir une défaite éclatante par sa mort ignominieuse sur la croix aux mains de Satan, c'est alors qu'il vainquait réellement... et, avec lui, tous les chrétiens... qui s'unissent à lui dans sa mort et sa résurrection. L'Église que nous venons de définir, qui résume en elle et incarne le camp du bien, est depuis lors réellement victorieuse, elle règne avec le Christ pour mille années (20, 4-6); comme telle, elle est spécialement protégée par Dieu qui la mène au désert pour la soustraire aux assauts de Satan et de ses suppôts, et la nourrir (ch. 12). Telle est la réalité spirituelle profonde. Cependant les apparences extérieures sont trompeuses. Comme le Christ vainquait en paraissant succomber extérieurement sous les coups de Satan, ainsi en est-il de son Église; pendant tout le déroulement de l'histoire, elle est soumise dans ses réalités extérieures aux attaques furieuses du Diable et des bêtes, et elle

paraît subir une perpétuelle défaite. Mais c'est justement en semblant mourir qu'elle renaît sans cesse et remporte la victoire (ch. 11). Ainsi, malgré des apparences extérieures contraires, elle ne cesse de vaincre et d'étendre son règne, qui est le règne de Dieu et de l'Agneau; ce faisant, elle complète progressivement le nombre des élus (6,9-11). Elle s'achemine irrévocablement vers ce que Saint Paul appelle la Plénitude du Christ (cf. Eph. 4,12-13).

DIEU MAITRE DE L'HISTOIRE

Car tel est le terme certain de l'histoire : l'établissement du règne de Dieu, la constitution du Christ parfait. Toute l'Apocalypse nous montre l'histoire en perpétuelle tension vers cette fin. Chacune de ses composantes historiques ne prend tout son sens qu'en relation avec ce terme. Et cette fin est certaine car Dieu est Maître de l'histoire et réalisera en elle et par elle ses desseins de salut. L'antagonisme entre les forces du bien et du mal qui soulève tout le devenir historique ne restera pas en équilibre instable; d'ailleurs cet équilibre instable n'existe à aucun moment, déjà Satan et ses acolytes sont vaincus; malgré leurs victoires extérieures, partielles et éphémères, dans l'humanité, ils marchent de défaite en défaite et, à la fin, ils seront définitivement vaincus. Les puissances politiques humaines dans lesquelles, au cours de l'histoire, s'incarnent Satan et la bête, les fausses religions et idéologies qui sont l'expression concrète du faux prophète, n'ont qu'un règne éphémère; leurs jours sont comptés, leur défaite est certaine. Comme la Rome persécutrice, et le culte impérial, de même que les religions à mystères du début de l'ère chrétienne, elles tomberont sous les coups d'autres puissances qui à leur tour remettront leur royauté à la Bête et à Satan. C'est ainsi que Dieu se sert des nations pour accomplir ses jugements, comme il se sert de la création matérielle (ch. 16 et ch. 17,15-18). A la fin, dont nul ne connaît la date, mais qui est certaine, après un dernier assaut furieux de Satan et de ses acolytes, les Bêtes tomberont définitivement sous l'épée toute-puissante du Verbe de Dieu, et toutes les forces du mal perdront tout pouvoir de séduire l'humanité. Ce sera alors le jugement général et l'établissement plein et définitif du règne de Dieu, de l'Agneau et de l'Église, dans un monde renouvelé. Ce sera le terme de l'histoire, cette histoire toute orientée vers Dieu, que lui-même conduira, à l'heure et à la date connues de Lui, à son terme. L'initiative divine est à l'origine de tout, du

commencement de l'histoire, de son déroulement et de sa fin. C'est Lui, Dieu, qui mettra fin au mal et à son action dans l'humanité. C'est Lui qui donnera le triomphe aux Saints.

RÔLE DE L'HOMME DANS LE DÉROULEMENT DE L'HISTOIRE

Dieu Maître de tout, tel est le pôle fondamental de la théologie de l'histoire. Néanmoins, dans l'ordre actuel, ce pôle en implique un autre, inséparable du premier, quoique lui semblant facilement opposé pour nos intelligences obtuses: celui du *libre choix de l'homme* ayant de réelles conséquences sur le déroulement historique. Les individus comme les collectivités doivent, dans chacun de leurs actes, comme dans leur attitude globale, choisir pour ou contre Dieu, pour ou contre Satan. Chacun de leur choix concourt au triomphe définitif de Dieu et de son Église, ou ajoute à la vitalité et à l'efficacité du Mal et des êtres qui l'incarnent; chacun de leur choix hâte le triomphe définitif ou le retarde. En ultime analyse il faut choisir de s'ouvrir à la Parole ou de s'y fermer. Les païens idolâtres refusent de recevoir, d'accueillir, la Parole inscrite dans la création (ch. 9,20-21; 14,7; et Rom. 1,18-32). Les pécheurs refusent d'accueillir le Verbe de Dieu présent dans son Église. Leur refus est libre, à preuve: 9,20-21, les exhortations des ch. 2 et 3 et les fréquentes mentions du jugement selon les œuvres.

D'autre part et à l'opposé, les saints qui acceptent la Parole, qui refusent d'adorer la bête même au prix de leur vie, s'insèrent librement eux aussi dans l'Église qui est le Royaume de Dieu s'établissant sur la terre. Évidemment, par leurs propres forces, ils ne font rien, mais le Christ vit en eux, le Verbe de Dieu opère à travers son Église. Le Verbe qui est à la fois Verbe de Vie (I Jn.1,1) et Glaive exterminateur (Ap. 19,15; cf. Heb. 4,12) est présent dans l'Église, c'est en elle surtout qu'il agit dans le monde. L'Église est en quelque sorte le prolongement de l'Incarnation du Verbe de Dieu et étend son action dans le monde. Elle le fait par le témoignage de sa Parole, sa prédication (cf. II,3,7). Elle le fait aussi par sa vie, par le témoignage de son être. Sa vie de fidélité au Christ (décrite en 2-3), vie sans cesse contrecarrée et persécutée par le Mal, mais aussi perpétuellement renaissante, est le témoignage le plus efficace qu'elle puisse porter. Elle le fait enfin par sa prière (6,9-11; 8,2-5; 5,8). C'est ainsi qu'en elle et par elle, le Verbe de

Dieu accomplit son action sur la terre, action de destruction des forces du Mal; ce qui en pratique se réalise par la conversion des hommes et par le châtimement des incarnations de Satan. Ce triomphe aura à la fin son apogée dans la ruine définitive des Bêtes et de Satan, en tant que séducteurs des nations.

ATTITUDE CHRÉTIENNE

Ces vues nous révèlent ce que doit être *l'attitude du chrétien* dans le monde.

Il doit d'abord *prendre une vive conscience du sens chrétien de l'histoire et de l'enjeu tragique qui s'y joue*. Comme et avec tous les autres hommes, il est inséré dans un drame auquel il ne peut rester indifférent. Il devra à chaque instant choisir pour ou contre Dieu, prendre partie pour ou contre l'un ou l'autre des deux camps opposés, celui de Satan et des Bêtes ou celui de Dieu et de l'Église.

Devant la Majesté de Dieu Maître-de-tout et celle de l'Agneau, il se sentira bien petit et profondément impuissant; il verra son incapacité absolue de changer, par lui-même, le cours de l'histoire et de modifier son orientation. Qu'Il pèche ou fasse le bien, Dieu réalisera ses desseins dans le monde (22,11). Combien vaines sont les tentatives des pécheurs de vouloir s'opposer à Dieu, combien illusoire l'humaine pensée d'échapper à l'action de Dieu, de chercher son bonheur par ses propres forces.

Non, le tout *est reconnaître la souveraine gloire de Dieu*, de s'ouvrir à l'action de sa Parole toute-puissante présente dans la création et dans l'Église, de faire sienne sa cause, de mettre toute sa confiance en Lui.

Que notre *préoccupation centrale soit de nous insérer aussi profondément que possible dans le camp des saints*, dans l'Église du Christ. Cela suppose toute une ascèse, bien des souffrances, mais devient source d'optimisme et de joie. Unis au Christ, nous sommes déjà habitants de la Jérusalem céleste, nous possédons les arrhes du bonheur et de la victoire qui seront nôtres en plénitude à la fin des temps. Au milieu des souffrances et des persécutions, déjà nous vainquons et nous régnons avec le Christ et son épouse; avec l'Agneau, nous sommes déjà ressuscités (20,4,6). Que notre attitude exprime au monde notre condition de vainqueurs. *L'optimisme surnaturel*,

fondé exclusivement sur Dieu, doit être l'apanage des vrais chrétiens. Plaçons en Dieu et en Lui seul notre confiance.

Pourtant le vrai chrétien ne peut tomber dans le quiétisme, ni dans le passivisme. Il appartient, il est vrai, à un autre monde, il doit donc se séparer du monde pécheur (18,4) dans lequel il vit. Il serait vain et faux pour lui d'espérer l'avènement complet d'un monde nouveau, idéal et saint, de la simple évolution humaine du monde actuel. Dieu seul par sa toute-puissance effectuera cette nouvelle création au terme de l'histoire fixé par lui. Tout cela, l'Apocalypse l'affirme avec force. Mais combien faux serait de conclure: « Asseyons-nous et attendons passivement la venue en puissance du Royaume ». Tout au contraire, sous la motion de l'Esprit et en accord avec l'Église, il doit aspirer profondément à l'établissement définitif du royaume de Dieu (22,17,20). Que son désir ne soit pas une simple nostalgie, mais bien plutôt une *volonté efficace de jouer son rôle dans la victoire du bien* et la destruction du mal, et ainsi de hâter le second avènement du Christ. Ce rôle, il le jouera en s'insérant, à sa place, dans la mission de l'Église; par lui, l'Église, en qui agit le Verbe de Dieu présent au monde dans une chair humaine, accomplira sa triple mission de prière, de témoignage de vie (ch. 2-3; ch. 11) et de témoignage de prédication (ch. 11).

Le vrai chrétien est pénétré de la transcendance de Dieu; il désire ardemment la réalisation pleine de la gloire de Dieu. Cela, il le sait, ne sera atteint qu'à la Parousie, lorsque la Jérusalem céleste, en qui habite la gloire de Dieu, pourra descendre dans une création nouvelle. Alors seulement, l'humanité, dont il fait partie, rendra à Dieu la gloire qu'elle en a reçue dans le Christ, et possèdera la réalisation pleine de ses aspirations de béatitude en Dieu. Le chrétien est donc tout tendu, dans un désir efficace, vers la venue de ce monde idéal. Mais ce monde, objet de ses aspirations, se fait attendre, il tarde. Qu'est-ce qui le retient? C'est que la « bonne nouvelle éternelle » n'a pas encore été annoncée à « tous ceux qui demeurent sur la terre, à toute nation, race, langue et peuple » (Ap. 14,6). Ce qui retarde le Second avènement du Christ en gloire, c'est que la mission confiée aux Apôtres et à leurs successeurs n'a pas encore été complètement remplie. « Vous serez mes témoins jusqu'aux confins de la terre », leur avait dit Jésus avant l'Ascension.

(Act. 1,8 sq.). Après cela et alors seulement, il doit revenir de façon visible et glorieuse, selon le commentaire des deux anges (Act. 1,10s).

Tout chrétien doit avoir le sens de Dieu, de sa gloire; il partage en son âme le désir divin d'un monde meilleur où Dieu sera glorifié et l'humanité heureuse avec Dieu. L'évangélisation du monde est pour lui comme pour Dieu la condition nécessaire de l'avènement de ce monde meilleur. *Toutes ses énergies sont donc mises au service du témoignage de l'Église.* Convaincu de son impuissance foncière, il est en même temps persuadé que Dieu veut se servir de lui dans l'Église pour être l'instrument de ses desseins de salut. C'est pourquoi tout chrétien est missionnaire et porte en lui un grand zèle apostolique.

Non seulement il a le sens de la nécessité du témoignage apostolique, mais aussi il est pénétré de son urgence. « Si notre désir du royaume de Dieu est intense, notre loyauté sera passionnée, et nous sentirons l'urgence de l'appel à répandre l'esprit de loyauté. Ce sentiment d'urgence peut naître des besoins terribles et pressants du monde qui est sans Dieu; il peut aussi venir de notre perception des grandioses desseins de Dieu. Si nous avons quelque idée du monde que Dieu se propose de créer, de ce monde où sa volonté sera parfaitement accomplie, et si nous comprenons que tout péché humain offense Dieu plus profondément qu'il ne blesse l'homme, nous ne pouvons rester des spectateurs oisifs. Nous nous engageons pleinement pour être l'instrument de ses desseins et nous nous réjouissons qu'Il nous utilise à cette fin autant qu'il le désire.

Nous sommes tous conscients des pressants besoins du monde actuel, et tous les efforts de reconstruction témoignent du désir intense des hommes pour un ordre meilleur. « Si nous partageons ces aspirations et si en même temps nous réalisons que seul le Royaume de Dieu peut satisfaire nos besoins, et que ce royaume n'est que pour les saints du Très-Haut, l'intensité même de nos désirs ranimera ce sentiment d'urgence dans le service du Royaume » (Rowley; trad. de l'auteur). Comment mieux exprimer la ferveur et le dynamisme sans cesse en éveil de notre esprit missionnaire.

Toutes ces convictions et les attitudes spirituelles qu'elles commandent doivent continuellement s'approfondir dans l'âme chrétienne. Les lenteurs des voies de Dieu, les épreuves, les défaites

apparentes de l'Église, risquent parfois d'éteindre une ferveur trop humaine, de décourager des efforts entachés de suffisance humaine, ou encore de les faire dévier. « La grande tentation, c'est de perdre de vue cette réalisation céleste et parfaite du royaume de Dieu et de se contenter de la faible image que peut être un certain aménagement de la cité terrestre qui, même s'il est bon, n'est jamais que le reflet dégradé de ce que nous attendons du véritable règne de Dieu » (Daniélou). Nous ne devons évidemment pas négliger cette réforme de la cité terrestre et de ses institutions, mais qu'elle reste pour nous uniquement un moyen, le moyen de créer une atmosphère où puisse être entendue et acceptée plus facilement la parole de Dieu. D'ailleurs ne l'oublions jamais, cette réforme elle-même, pour n'être pas qu'une illusion, devra résulter d'une acceptation plus profonde de la Parole.

Ces dangers rapidement esquissés sont réels. L'âme unie au Christ n'y succombera pourtant pas, bien plus, elle en sera purifiée; son sens de Dieu en sortira plus vif; elle sera conduite à puiser en Dieu et en Dieu seul sa constance, sa force, ses espoirs. « Nous nous glorifions encore des tribulations, sachant bien que la tribulation produit la constance, la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance, et l'espérance ne déçoit pas, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous fut donné » (Rom. 5,4-5).

« Puisque tu as gardé ma consigne de constance, à mon tour je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va fondre sur le monde entier pour éprouver les habitants de la terre. Mon retour est proche; tiens ferme ce que tu as, pour que nul ne te ravisse ta couronne » (3,10-11).

« L'Esprit et l'Épouse disent: « Viens ! » Que celui qui écoute dise: « Viens ! » Et que l'homme assoiffé s'approche, que l'homme de désir reçoive l'eau de la vie gratuitement. Amen.

VIENS SEIGNEUR JÉSUS ! (22,17-20).

Eastview.

Yves GAUDREAU, P.B.
Scolasticat des Pères Blancs.

Tableau chronologique des livres de l'ancien testament

La critique a bien accueilli ce dépliant de dix pages paru en 1959(1); les réimpressions à bref délai manifestent l'intérêt qu'il a suscité.

Depuis que le renouveau biblique a pris essor dans l'Église Catholique, des routes nouvelles se dessinent et s'affirment qui nous aident à mieux saisir le vrai visage de la Bible. Personne certes ne pense à jeter la pierre à ses devanciers dans le champ des études bibliques: ils ont fait des merveilles avec les instruments de travail qui étaient à leur portée; nos successeurs seront beaucoup mieux équipés que nous; à nous de faire de notre mieux dans l'état actuel des recherches.

Il s'impose aujourd'hui de ne pas voir la Bible avec nos yeux d'occidentaux mais de la plonger dans le milieu culturel du Proche-Orient qui lui a donné naissance: là, l'enthousiasme est facile, l'exagération commune; là, l'expression des pensées et des sentiments se traduit en contes, en paraboles, en images concrètes et non pas en idées abstraites.

En outre, les fouilles des sites anciens du Proche-Orient nous ont déjà livré une masse énorme de documents, de renseignements de toute sorte sur des manières de faire, de haïr, de prier, de raconter, de légiférer, de se vanter, semblables à celles du peuple du Livre; nous pouvons donc faire revivre le milieu culturel du temps de la Bible.

La connaissance de ce milieu nous aide à mieux saisir les narrations bibliques, car, tout en se distinguant par beaucoup de traits des autres récits du temps, elles baignent cependant dans le même climat, relèvent de la même culture.

(1) S. PAGANO, O.M.I., *Tableau Chronologique des livres de l'Ancien Testament*, Séminaire Universitaire, 249 Main, Ottawa, Ont., 1959, 10 p., \$0.65.

En outre, une foule de difficultés contre la véracité de la Bible s'éclaircissent; difficultés qu'il y a une trentaine d'années les catholiques essayaient de diminuer et de couvrir et les adversaires de souligner et d'exagérer. Des procédés semblables se retrouvent dans les récits non bibliques du temps, ils étaient donc communément employés alors et par conséquent ne sauraient surprendre dans la Bible.

La connaissance des procédés littéraires du Proche-Orient ancien dans ses récits, dans sa législation et dans ses compositions sapientielles nous a amenés à refaire l'histoire de la formation des livres de l'Ancien Testament, à la lumière des procédés littéraires du temps plutôt qu'à celles des normes en vigueur chez nous occidentaux.

Cette nouvelle histoire, bien qu'hypothétique en beaucoup de ses éléments (il ne pourrait en effet en être autrement), est certes plus proche de la réalité; elle nous aide à reconnaître le genre littéraire employé dans les différents morceaux de l'Ancien Testament.

Cette nouvelle histoire de la formation des livres de l'Ancien Testament est présente dans les introductions et les notes de la *Bible de Jérusalem*; mais l'ensemble de l'œuvre ne permettait guère de trop y insister; elle est magnifiquement racontée dans *La Tradition Biblique* d'Auzou (2), dans *Les Cheminements de la Parole de Dieu* de A.-M. Brunet, O.P. (3) et dans les cahiers bibliques 36 et 37 de la *Ligue de l'Évangile* (4), pour ne citer que ces ouvrages.

Le *Tableau Chronologique* s'efforce de présenter l'histoire de la formation des différentes parties des livres de l'Ancien Testament à travers les âges, à la lumière des positions acquises par l'exégèse

-
- (2) Georges AUZOU, *La Tradition Biblique. Histoire des Écrits Sacrés du Peuple de Dieu*. Paris 1957, 462 p.
- (3) A.-M. BRUNET, O.P., *Les Cheminements de la Parole de Dieu. Introductions à la littérature et à la théologie de l'Ancien Testament*, Montréal [1957, 100 p. (polycopié).
- (4) *Les livres de la Bible. Leurs sources et leur apparition*, cahiers 36 et 37 de la *Ligue de l'Évangile*, Paris 1960.

catholique contemporaine(5). Plusieurs données sont susceptibles d'interprétations différentes et de corrections. Il ne peut être question de justifier chaque position prise. Le but est d'offrir un aide-mémoire qui permette d'assister à l'éclosion, à la croissance, au développement progressif de récits, de législations, qui, soumis durant de longs siècles à des fortunes diverses, ont pris la forme que nous leur connaissons dans la Bible.

Une grande partie des livres de l'Ancien Testament ne sont pas en effet l'œuvre d'une seule personne, mais plutôt la somme de productions littéraires qui enjambent des siècles: par conséquent on n'est pas surpris d'y rencontrer des points de vue contrastants qui seraient évités dans l'œuvre d'une seule personne. On est étonné, d'autre part, de constater comment une intelligence directrice et une providence ont pourvu, à travers des siècles, sur le même point, à une expression à la fin très précise, qui s'agence avec la formule vague du départ et forme un tout avec les étapes intermédiaires. L'œuvre de Dieu dans l'Ancien Testament apparaît en des proportions gigantesques.

Moïse et ses assistants ont donné au peuple en formation des lois et des coutumes qui, au cours des siècles, ont été adaptées à des circonstances nouvelles; or, pour signifier que ces adaptations sont conformes à l'esprit du premier législateur; qui les a mises dans la bouche de Moïse; pour en exprimer l'autorité, on les a présentées comme dictées par Dieu à Moïse. Cet attachement indéfectible à la figure de Moïse montre l'importance historique du père du peuple et du père de la Loi.

(5) En 1959, paraissait en France, sans titre, un cadre très bien fait, préparé par le P. Paul Lamarche, S.J. et photocopié pour usage privé. Les professeurs d'Écriture Sainte peuvent se le procurer à la *Ligue Catholique de l'Évangile*, 2 Rue de la Planche, Paris VII, France. Ce cadre emploie les moyens techniques du dessin: les tirets, plus ou moins longs, indiquent les traditions orales; les lignes continues, les traditions écrites; une flèche indique des additions à un livre déjà pratiquement constitué. Quatre bandes horizontales sont destinées respectivement à la Loi, aux Prophètes antérieurs, aux Prophètes postérieurs, aux autres Écrits; les divisions verticales marquent les siècles; en suivant la bande horizontale, respective on a sous les yeux l'évolution successive et complète d'un ensemble littéraire. Le système adopté par le P. Lamarche empêche l'indication des détails; ce qui a été possible dans la formule employée dans le *Tableau Chronologique*: les deux essais se complètent.

Le peuple juif avait composé des psaumes avant David; celui-ci est certainement responsable de beaucoup de psaumes, mais aujourd'hui il est pratiquement impossible de savoir, même de façon approximative, combien de psaumes ont été composés par David. Les psaumes, nés dans les circonstances les plus variées, étaient considérés comme un bien commun que beaucoup employaient et adoptaient pour eux-mêmes: pendant des siècles on y a fait, en toute liberté, des insertions, des ajoutes, des adaptations. En outre, les Israélites se sont plus à mettre beaucoup de psaumes en relation avec des épisodes de la vie de David, le grand initiateur et promoteur du culte. Nous avons donc, d'une part, pénurie de renseignements sur l'origine d'un grand nombre de psaumes et, d'autre part, abondance d'ajoutes postérieures qui ont parfois grandement enrichi le sens primitif.

La tradition israélite postérieure a placé sous le nom de Salomon les Proverbes, le Cantique des Cantiques (composé probablement dans la seconde moitié du 5^{ème} siècle), l'Ecclésiaste (composé au 3^{ème} siècle) et la Sagesse (composée vers l'an 50 A.C.). Puisqu'ils sont des écrits sapientiaux, on a trouvé tout naturel de les mettre sous le nom du Sage par excellence, d'autant plus qu'il est à l'origine du mouvement sapientiel en Israël.

Une bonne moitié des livres de l'Ancien Testament a été composée dans un laps de temps relativement court et habituellement par un seul auteur inspiré, tout en ayant reçu plus tard des ajoutes et des retouches. Ces livres sont mentionnés une seule fois, à leur temps respectif. Pour les autres, de composition multiséculaire, on en présente la genèse depuis les premiers éléments qu'on a pu reconnaître, en passant par les différentes phases de croissance et d'enrichissement, jusqu'à la stature définitive que nous trouvons dans la Bible. Évidemment l'histoire détaillée de ces livres est parfois complexe mais réconfortante et de la plus grande utilité. Le tout est reporté à son temps respectif.

La Bible peut à bon droit être considérée comme un tout; mais pour mieux la comprendre il faut faire l'histoire de ses parties; et une partie donnée qui semble en heurter une autre, perd ses aspérités, s'éclaire et apporte son message de vie en retrouvant sa place dans le progrès historique de la Révélation.

l'obéissance du Christ

Dieu le Père avait donné la création comme épouse au Verbe. Devenue esclave, cette épouse servait sous un joug de fer; c'était son châtement pour n'avoir pas voulu obéir. Le Père dit au Verbe: « Mon Fils, vois ton épouse que j'avais façonnée à ton image et que tu aimais tant; pour la racheter, il faut que tu deviennes semblable à elle. C'est la loi de l'amour, et la ressemblance procure un plus grand bonheur. Prends donc une chair comme la sienne, elle en sera plus heureuse de te voir ainsi ». Le Verbe a répondu: « Ma volonté est la vôtre, j'irai trouver mon épouse, je prendrai sur moi ses peines et ses fatigues, je mourrai pour qu'elle revienne à la vie, et je la conduirai à mon Père ».

L'Incarnation est décrétée: *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*. Dieu descend jusqu'à l'homme. Il embrasse de nouveau toute la création. « Il se fait homme pour que l'homme devienne Dieu autant que le Christ est homme » S. Grégoire de Nazianze.

« Jésus ne fit jamais rien que par obéissance tout le temps de sa vie » (S. François de Sales), il fut le parfait obéissant. Il est appelé « le vrai religieux de son Père » (Olier). Voyant d'un côté les droits de Dieu, de l'autre les révoltes de l'humanité pécheresse, Jésus veut honorer les droits de Dieu, réparer l'outrage et satisfaire à la justice. Dans ce but, il consent à assumer un état humilié et obéissant. « Il fallait qu'une fois, du moins, Dieu pût faire dans sa créature tout ce que bon lui semble, non seulement sans obstacles et sans retardement, mais sans réserve et sans limites » (Mgr Gay).

Le Christ étant Fils obéissant, son Père ne pouvait recevoir qu'une obéissance parfaite. Voilà le grand exemple que Jésus nous propose à Bethléem, à Nazareth, comme dans sa vie publique et jusqu'à sa mort. Dans la morale évangélique, tout se résume à cette obéissance.

*

C'est pour obéir à l'autorité humaine (César) que Jésus se soumet au voyage à Bethléem précédant sa naissance, comme il obéit à son Père en venant sur terre revêtir notre chair. Jésus com-

mence de la sorte sa pratique de l'obéissance. Lui, le Maître de l'univers qui aurait bien pu se choisir un palais, la demeure la plus luxueuse de Bethléem, il se soumet au refus des citoyens de donner l'hospitalité à la Vierge le portant dans son sein et il accepte d'aller naître dans une étable.

En cette mesure sans feu et sans confort, l'Enfant Jésus sourit à la vie qui est pour lui la marche vers la croix. Noël est tout joyeux bien que le Christ vienne pour souffrir. Jésus sait tout et peut tout. Néanmoins, il s'établit délibérément dans une soumission sans limites (Lc 2, 49). Jamais la nature humaine, en lui, ne s'est départie un instant de cette soumission. De ce moment jusqu'à son dernier soupir, c'est l'abandon très simple de ses aptitudes, de ses intérêts, de ses intentions, de tout, à la très sainte volonté du Père.

Il se soumet à tout ce que souffrent les plus frêles créatures, sans excepter l'effusion du sang de la circoncision, à tout ce qu'exige sa condition de bébé, au long et pénible voyage de Bethléem à Égypte.

*

Après Bethléem, vient la vie de Nazareth. Jésus y est tout obéissant dans la maison de Joseph où il a vécu sa vie monastique pour enseigner aux religieux comment obéir à leurs supérieurs, sa vie d'adolescent et de jeune homme pour enseigner à tous nos jeunes l'importance de la soumission à leurs parents et à leurs maîtres. Quoiqu'il ait fait et dit beaucoup de choses sans doute en ces trente années, saint Luc ne trouve qu'un mot pour tout raconter, et ce mot nous en dit très long: *il leur était soumis*.

Soumis à Marie, sa mère: une femme pauvre réduite à vivre du travail de ses mains. On ne lit nulle part que Marie ait jamais eu de domestique. Jésus aurait donc rempli cet office auprès d'elle. Il aura exécuté les ordres de Marie pour les travaux de la cuisine, ne craignons pas de le dire. Quant à nous, nous voulons bien obéir, mais en des choses honorables et clinquantes.

Soumis à Joseph, son père: « Joseph, un pauvre charpentier, à qui la sagesse infinie aurait fort bien pu donner des leçons, des notions sur les secrets actuels du métier... Ah! viens, ma vanité, dans la boutique de Nazareth et puisse-tu expirer à jamais! » (Rohrbacher).

Soumission à Marie et à Joseph de Dieu fait homme! Insondable mystère d'humilité! En Jésus adolescent, toute la vie va

monter graduellement et s'épanouir en sublimité: *l'enfant grandissait en taille, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes* (Lc 2, 52); au lieu qu'en nous trop souvent se développe avec les années une outrecuidante indépendance. En Jésus, la vie ne saurait jeter la moindre ombre sur l'amour qui inspire l'obéissance. Il consacre trente ans à se remplir de Dieu dans le silence pour le donner dans l'action, alors qu'il possédait déjà son Dieu avant sa naissance, étant Dieu lui-même.

*

Le point capital d'une vie n'est pas de fournir une longue carrière ni de faire beaucoup d'œuvres. Trois ans d'action suffisent pour trente ans de silence, si le silence nous a remplis de Dieu. Quelles salutaires leçons va maintenant donner le Christ en exemples et en paroles ! Ses exemples d'obéissance sont déjà commencés depuis l'Incarnation: *cœpit facere*. Il a voulu pratiquer tout d'abord ce qu'il voulait enseigner. Ce fait ne devrait-il pas retenir davantage notre attention et provoquer notre imitation ? Partout de la soumission dans la vie publique de Jésus. *Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu* (Lc 19, 10), selon les consignes paternelles. En même temps qu'il indique la voie du salut et de la sanctification, par obéissance envers son Père, il prononce l'admirable Sermon sur la Montagne et les touchantes paraboles, il se fait le serviteur de tous, puisqu'il est venu pour servir. Reproduisant la tendresse paternelle, il aime les pauvres jusqu'à s'humilier à leurs pieds, les publicains méprisés, les pécheurs, la Samaritaine coupable, Madeleine pécheresse. Il les aime jusqu'à rechercher leur compagnie pour attendrir leur cœur et les sauver en conformité avec sa mission. C'est encore pour attirer à lui et les convertir qu'il a prononcé en faveur des pécheurs ses paraboles si touchantes et si précieuses: celles de l'Enfant prodigue, du Bon Pasteur, de la brebis égarée. Débordant de l'amour de son Père, il a aimé ses ennemis, béni ceux qui le maudissaient et prié pour ceux qui insultaient à ses derniers moments. C'était « l'interprète de la divinité » (S. Ambroise).

Dans les voies de l'obéissance, Jésus veut entraîner les foules. Au jeune homme qui l'interroge il répond: *Si tu veux entrer dans la vie éternelle, observe les commandements*, c'est-à-dire obéis à la loi de Dieu. Puis à l'apôtre Matthieu: *Viens, suis-moi*. A Madeleine: *Va, ne pêche plus*. Autant de paroles qui nous exhortent à remettre au Vrai Maître tout le gouvernement de notre vie.

Mais voici l'heure de la suprême obéissance: *Levez-vous, partons!* dit Jésus à ses disciples. Le calice déborde d'amertume, il est plein des iniquités passées, des crimes présents, des abominations futures... Et le Christ agonise dans une douleur immense comme les océans; sa nature a peur: *O mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi!* Mais l'obéissance triomphe: *Cependant non pas ma volonté mais la vôtre!* Ma nourriture, c'est de faire votre volonté, je veux toujours faire ce qui vous plaît. Et cette volonté du Père, elle est terrible pourtant: c'est Caïphe, Pilate, Hérode, la foule furieuse, le fouet, la couronne d'épines, les bourreaux, la croix! Jésus est obéissant, et jusqu'à la mort de la croix.

Je parcours toute la vie de ce divin héros: partout je vois des soumissions, comme aussi partout des opprobres. Homme-Dieu, il a sacrifié même la foi de plusieurs qui l'aimaient, sa réputation de prophète; il a laissé tomber l'auréole de divinité que les miracles avaient mise à son front; sa sagesse est totalement voilée. Plus aucune réplique dans sa bouche. Sa tête, ses mains, ses pieds, tout son corps est livré; il est maintenant sur la croix et donne jusqu'à sa mère. Pas un iota ne manque aux décrets divins, et Jésus va dire: *CONSUMMATUM EST*, mon obéissance est à son terme. Pourtant la sainte âme de Jésus ne peut quitter la vallée de larmes sans l'assentiment de son Père, il faut que tout soit parfait dans cet « obéissant jusqu'à la mort »: *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, pour souffrir encore ou pour mourir, selon votre volonté.*

* * *

On trouve parfois l'obéissance pénible. C'est un fait que notre nature à tous se rebelle devant un commandement; il n'en était pas autrement chez les saints. A ce propos, Notre-Seigneur dit pourtant un jour à sainte Thérèse que ce n'est pas obéir que de n'être pas disposé à souffrir et que, pour ne rien trouver de difficile, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur ce qu'il a lui-même enduré.

A cet aimable Maître qui s'est fait notre modèle d'obéissance adressons cette prière: « Donnez-moi une si parfaite soumission de jugement et de volonté qu'au moindre signe de votre bon plaisir je vous suive comme l'ombre suit le mouvement du corps ».

chronique religieuse

« LES RELIGIEUX PEUVENT BEAUCOUP »

« Les religieux peuvent faire beaucoup, énormément, pour cette urgente nécessité de l'apostolat », a dit Sa Sainteté Jean XXIII, le mardi 15 novembre 1960, dans une audience aux supérieurs provinciaux des instituts masculins d'Italie. Et le Saint-Père précisait ce que l'Église attend tout spécialement des religieux, par quels moyens ils exerceront une salutaire influence: « Avant tout par la prière qui s'élève continuellement vers Dieu de chaque maison; puis par l'attrait de l'exemple, qui, comme un filet d'eau, découle des origines de tout ordre et de toute congrégation où revivent les vertus de chaque fondateur. »

Ce message du Pape revêt une importance spéciale, du fait qu'il s'adressait au *Comité des Supérieurs provinciaux des Instituts masculins de Perfection en Italie* que lui présentait Son Ém. le cardinal Valerio Valeri, préfet de la Sacrée Congrégation des Religieux. En Italie, jusqu'à ces toutes dernières années, on n'avait pas senti le besoin d'une association nationale de supérieurs majeurs, par suite de l'existence à Rome du *Comité international des Supérieurs généraux*, fondé en 1951.

La pensée du Souverain Pontife intéresse tous ceux qui se posent le problème de la multiplication à travers le monde de ces unions nationales de supérieurs majeurs. S'appuyant sur le gouvernement de ses prédécesseurs comme sur ses propres directives aux Synodes de Venise et de Rome, Sa Sainteté Jean XXIII insiste sur la collaboration apostolique entre le clergé séculier et le clergé régulier. « Cette collaboration, dit-il, selon la pensée des Pontifes romains, exige l'enrôlement sur le même plan d'entente, et pour un succès efficace, de tout le clergé actif de chaque diocèse, clergé séculier et clergé régulier, pour seconder de bon gré la volonté de l'évêque et ses indications ».

A Venise, « Notre dessein de vouloir considérer comme un tout les prêtres séculiers et réguliers [...] fut accueilli avec un respect dévoué, dans un climat d'enthousiasme, et reste encore une très heureuse réalité ».

« Et avec une plus grande autorité, le Synode romain a donné à ce problème une formulation claire et persuasive. Il souligne la parité des deux clergés dans l'accomplissement des devoirs sacerdotaux (art. 169-170) »; et il demande une unité d'action dans les paroisses confiées au soin zélé, soit du clergé séculier, soit des religieux, de façon à orienter et édifier les fidèles de Rome et les pèlerins qui y viennent. » (Cf. *Doc. cath.*, 57(1960), col. 1537-1540).

COORDINATION ET COOPÉRATION DES DEUX CLERGÉS

La coordination et la coopération des deux clergés, séculier et régulier, se poursuivent activement en France et constituent le souci principal de l'*Union des Supérieurs majeurs des Religieux* en ce pays, selon une enquête de *La Croix* de Paris, du 9 décembre 1960. De multiples points de convergence entre les divers organismes de l'Église y sont signalés et, à l'appui du mouvement, on cite le témoignage de Son Ém. le cardinal Valerio Valeri: « Le dialogue si heureusement entamé se poursuivra [...] Il constitue, à l'heure actuelle, un magnifique exemple; Nous formons le vœu qu'il soit généralement suivi ».

Le même reportage, dû à un interview de Jean Pélissier avec le R.P. Jean-François Barbier, o.f.m., secrétaire général de l'*Union des Supérieurs majeurs des Religieux*, fournit des indications précises sur l'histoire, le fonctionnement et le but de l'association, qui représente les 18,000 religieux de France.

Des rencontres antérieures eurent lieu, mais l'*Union* actuelle n'existe effectivement que depuis l'Assemblée générale du 13 novembre 1951. Après une période expérimentale, elle fut dûment constituée par la Sacrée Congrégation des Religieux, le 20 septembre 1958.

L'organisme comporte l'Assemblée générale, un Comité permanent et des Commissions. L'Assemblée générale siège une fois par année, en novembre. De 54 en 1951, le chiffre des présences s'est accru régulièrement jusqu'à 143 en 1960, ce qui représente la presque

totalité des supérieurs majeurs des instituts de Pères et de Frères. Le Comité permanent est en quelque sorte l'organe exécutif de l'Assemblée. Outre le Secrétaire général, il est composé de douze supérieurs majeurs, résidant à Paris, et se réunit pratiquement tous les mois. Il bénéficie de la coopération de quelque huit Commissions, composées de techniciens, qui ne sont pas nécessairement supérieurs majeurs.

Tout en se préoccupant de « l'insertion des religieux dans l'apostolat organique et missionnaire » de l'Épiscopat, l'*Union des Supérieurs majeurs de France* ne perd pas de vue la coopération des divers instituts entre eux pour « la rénovation de la vie religieuse », but primordial de ces sortes d'unions :

« Une autre des multiples bienfaits de cette coopération consiste à situer les Instituts les uns par rapport aux autres, non par opposition, mais par complémentarité; à dégager les *forces vives* de chacune des familles religieuses; à mieux respecter les *formes nouvelles de vie consacrée*. Elle permet aux supérieurs religieux de mieux connaître des *options* à prendre pour la portion du troupeau qui leur est confiée, en vue du *bien de l'Église tout entière*, en se situant au *niveau des institutions*, et en guidant leur choix par la fidélité à la vie consacrée à Dieu, dans une *famille religieuse mettant toutes ses richesses au service de l'Église* » (*La Croix*, 9 déc. 1960, p. 5).

Les nombreuses demandes que nous avons eu ont épuisé certains numéros des collections de la V.C.R. Pour répondre aux désirs, nous aurions besoin actuellement des numéros suivants :

vol. 6 (1947-48), n° 2, 3, 4 9, 14 ;

vol. 7 (1949), n° 1, 3.

Nous serions heureux de racheter les doubles de ceux qui pourraient en disposer.

La Rédaction.

à votre service

10. — *Quelle attitude doit prendre un supérieur vis-à-vis des dons en argent faits à des profès ayant des vœux simples temporaires ?*

Une question semblable a déjà reçu une réponse dans cette revue en 1954 (vol. 12, p. 90). Les commentateurs du canon 580 donnent des normes pratiques, en distinguant les dons considérables et les dons menus, les dons en nature et les dons en argent. Il me semble que la clef pour l'interprétation pratique de ces normes, c'est l'intention du donateur. Aucune autorité humaine ne peut changer l'intention d'un donateur, quand elle est manifestée clairement. Quand elle reste obscure, il y a lieu à interprétation: il n'est pas alors question d'un changement d'intention. En conséquence:

1 — Un religieux ne peut pas accepter un objet ou de l'argent pour *usage* personnel, sinon avec la permission (expresse ou tacite) de son supérieur, qui doit juger de l'opportunité de la permission ou du refus; ces choses, une fois acceptées, appartiennent à la communauté, à moins qu'elles n'aient été que prêtées (à la communauté).

2 — Un religieux des vœux simples peut acquérir des objets ou de l'argent comme *propriété* personnelle, mais alors on ne peut pas lui en accorder l'usage ni l'administration: il n'en a que la nue propriété tant que dureront ses vœux simples.

En pratique, rares seront les dons faits « pour toi personnellement, lorsque tu sortiras de communauté ». Voilà pourquoi les dons faits à un religieux sont ordinairement interprétés comme faits à la communauté. Même si le donateur a dit: « à condition que ce soit pour toi », il veut ordinairement dire: « pour ton usage », et alors ces dons pourront être reçus ou devront être refusés selon que le supérieur aura jugé opportun ou non d'en concéder l'usage.

Rosemont, Montréal.

P. Médard ANDRÉ, O.F.M.

11. — *Est-ce faute de compréhension qu'il y a tant d'âmes consacrées qui abandonnent la voie de la vie religieuse ?*

L'incompréhension n'est pas plus cause des sorties que les tentations ne sont cause des péchés. C'est une épreuve qui, combattue, rapproche de Dieu. Car le Seigneur envoie l'isolement à ses intimes. Il permet l'incompréhension qui est la solitude de l'esprit, et l'ingratitude qui est la solitude du cœur. Le P. Valentin Breton en donnait l'avertissement à une correspondante: « Plus Jésus vous attirera à lui et vous simplifiera, moins vous rencontrerez d'âmes capables de vous comprendre, même parmi vos sœurs » (*Aux âmes consacrées*, p. 125). Il est facile d'identifier les vraies causes de défections, elles se réduisent à trois: une sélection lâche, une formation déficiente et des infidélités multipliées.

Georges-Albert LAPLANTE, O.F.M.

12. - *Je suis sacristine à l'église paroissiale et je me dévoue à ma fonction. D'autres travaux me sont aussi imposés et j'en suis surchargée. Ce qui ajoute à ma fatigue, ce sont les propos de mon entourage qui récrimine contre l'acceptation d'offices extérieurs, alors que le personnel restreint ne suffit pas aux tâches domestiques. Cette situation engendre chez moi un dégoût qui provoque des tentations contre l'obéissance et qui nuit à ma vie spirituelle. Que faire ?*

L'acceptation du soin de cette sacristie ne dépend pas de vous, dégagez-vous de tout souci à ce sujet. Par ailleurs, si le travail trop lourd produit un accablement qui vous plonge dans le malaise et qui anémie votre piété, exposez à vos supérieures la situation. Il leur appartient d'étudier votre cas et d'y pourvoir au besoin. Le recours est institué par la législation ecclésiastique, et il ne doit pas être considéré de mauvais œil, ni entravé.

Georges-Albert LAPLANTE, O.F.M.

13. - *À quelle part d'honoraire ont droit les religieux chantant des messes dans leur oratoire ?*

Cette question nous a été souventes fois posée par nos Lecteurs. Il faut d'abord savoir que dans les différents diocèses la question des honoraires de messes est à déterminer par l'Ordinaire du lieu, ou par la coutume, et cette détermination est à observer par tout prêtre dans le diocèse. Comme nos lecteurs se répartissent dans plusieurs diocèses, non seulement du Canada, mais même de pays étrangers, il est assez difficile de donner toutes ces précisions; chacun en ces matières doit donc consulter les prescriptions du synode de son diocèse.

De plus en plus cependant, les décisions diocésaines ont été unifiées. Nous donnons donc ici ces prescriptions qui se retrouvent dans beaucoup de diocèses, sans pourtant les présenter comme principe absolu. En règle générale dans les oratoires d'une institution ou d'une communauté, il est permis de chanter les grand-messes de règle (c'est-à-dire les messes prescrites par les Constitutions ou pour le repos de l'âme des religieux) et les grand-messes recommandées par les personnes de la maison. Toutefois on demande habituellement la permission de l'Ordinaire du lieu pour célébrer ces messes lorsqu'elles sont recommandées par des personnes étrangères à la communauté. Le tarif le plus courant pour ces grand-messes, dans nos diocèses canadiens du moins, est de \$5.00 et la répartition se fait comme suit: l'institution reçoit \$3.00, le célébrant \$1.25 et le chantage \$0.75.

Comme cette dernière question nous vient du diocèse de Valleyfield, nous ajoutons les précisions particulières à ce diocèse. L'autorisation de chanter des grand-messes, recommandées par des étrangers à la maison, dans les communautés du diocèse, relève expressément de l'Évêque. Le tarif ordinaire est de \$5.00 dont \$1.25 revient au célébrant; le reste va à l'institution, bien que l'Ordinaire puisse se réserver occasionnellement une part pour les vocations sacerdotales. Ce dernier en outre se réserve de varier les conditions dans chaque cas.

Rosemont, Montréal.

Alonzo-M. HAMELIN, O.F.M.

pour vos lectures

CHARBONNEAU, Mgr Paul-Emile et MATTE, M. le Chan. Maurice, *La Mission du diocèse de Saint-Jérôme*. Préface de S. Exc. Mgr Emilien Frenette. Editions Fides, Montréal 1960. 143 pp. 21 cm. \$1.50

La Grande Mission de Saint-Jérôme, menée dans toutes les paroisses et dessertes du diocèse au cours de l'année 1959, peut être considérée comme une des plus belles expériences religieuses de l'histoire du Canada. Cette entreprise spirituelle ne puise pas toute sa valeur du sursaut de ferveur apporté durant les quelques semaines de prédications, mais de la prise de conscience des besoins religieux du diocèse. Elle a amené les apôtres, tant laïques que prêtres et religieux, à renouveler leur apostolat selon les exigences des problèmes modernes.

C'est le compte-rendu de cette expérience que nous livrent, dans ce volume, Mgr Charbonneau et M. le Chan. Matte. On le constate encore une fois: le travail spirituel, tout comme le travail matériel, ne se fait pas à la légère; il aura fallu une longue préparation par des enquêtes sociales et religieuses menées par des spécialistes, pour conduire à bien la mission. Et encore, une telle initiative n'a pas pris fin, elle se continue dans l'établissement progressif du royaume de Dieu. A tous ceux qui veulent parvenir aux mêmes résultats, ce volume est une invitation.

Isidore RAINVILLE, O.F.M.

MICHEL, Albert, *Ave Maria, foi et piété mariales*. Éditions Letouzey et Ané, Paris 1960. 176 pp. 18 cm.

Albert Michel, de l'Académie pontificale de théologie, présente un petit livre sur Marie. L'A. repasse toute la vie de la Mère de Dieu dans le contexte des mystères joyeux, douloureux et glorieux du Rosaire. Il parle des principaux sanctuaires que la piété chrétienne a élevés à la Vierge. Il termine par un rappel pratique de toute vraie piété mariale: « A Jésus par Marie ». En fait, ce livre me paraît une réussite en son genre. Pourquoi? il présente un panorama complet de la marialogie, délesté de toutes ces subtilités théologiques que le peuple en général ne comprend pas. On doit dire qu'il est fait pour tous. Et chacun y trouvera un appui solide pour le développement de sa piété envers Marie.

Agnello-M. AUGER, O.F.M.

Petite Bible du peuple chrétien. Éditions de Maredsous, Belgique 1960. 280 pp. 21 cm. 8 hors-teste Couv. illust. 90 FB (relié 120) et 9,60 NF (relié 13,80 NF).

On parle de Bible partout; le Pape et les évêques en recommandent la lecture. Beaucoup de chrétiens sont curieux de connaître le Livre Saint et désirent lire la Parole de Dieu. Beaucoup aussi l'ont ouvert croyant y trouver un message immédiat et enthousiasmant; malheureusement ils se sont heurtés à un texte compliqué, incompréhensible. C'est chose tout à fait normale; on n'entre pas comme cela, de plain-pied, sans préparation, dans un domaine étranger, mystérieux. Pour connaître la Parole de Dieu, il faut s'y initier lentement, progressivement. Voilà pourquoi est publiée la *Petite Bible du peuple chrétien*. Ce sont

les pages les plus belles et les plus importantes de l'Ancien Testament, celles qu'un fidèle doit connaître pour pouvoir comprendre les grandes lignes du Message religieux du Christ. A la fin du volume, sept extraits de l'Évangile présentent le portrait de Jésus dans ses traits essentiels. Voilà véritablement la Bible à la portée de tous.

LESAGE, Germain, O.M.I., *La nature du Droit Canonique*. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1960. 24.5cm. 224pp. \$4.50

Le R.P. Lesage, préparé par plusieurs années d'enseignement du droit canonique, nous livre ici une sérieuse étude de la nature du droit canonique. Il semble normal, même au sein du clergé, de regarder le droit canon comme une science réservée et plus apte à créer des embêtements qu'à aider au salut des âmes. Pour répondre à ce préjugé, le volume «voudrait être un regard théologique sur le droit de l'Église» (p. 9); en étudiant la nature sociale de l'Église, on est forcé d'admettre qu'elle a besoin de lois, toutes orientées vers le bien commun. Ainsi l'A. étudiera-t-il tour à tour, le but du droit canonique, son auteur, sa structure et son contenu. Aucune référence n'est faite à des lois déterminées; il analyse plutôt les principes qui ont présidé à la confection de ces lois, dans le but d'en faire saisir l'utilité et la prudence. Volume spéculatif, il aidera sûrement à réaliser pourquoi le droit canonique «n'est pas une fin en lui-même, mais un instrument au service de la communauté ecclésiale, pour transmettre ici-bas aux enfants de Dieu les valeurs divines de vie, de vérité et de conduite que le Christ est venu apporter sur la terre». Lisez-le, vous verrez.

Médard ANDRÉ, O.F.M.

* * *

Nos contacts avec les adolescents et les gens mariés nous fournissent souvent l'occasion de conseiller une lecture. Parmi

les plus récentes publications, nous sommes heureux de signaler:

MELANCON, Ovilla, C.S.C., *Adolescence et amour*. Éditions Fides, Montréal 1960. 166pp. 20cm.

L'A. est favorablement connu pour ses nombreux et substantiels articles sur la virginité et le mariage. Les éducateurs liront ce dernier ouvrage avec profit. Non seulement il situe le problème actuel des fréquentations, mais il met en valeur les notions d'un véritable amour, ses lois psychologiques et termine par un magistral chapitre sur la valeur de l'ascèse, de la prière et des sacrements dans l'éducation sexuelle. Comme à son habitude, l'A. ponctue son texte d'innombrables citations qui étoffent son argumentation.

VAN DER LÖEFF, Dr H. J. Schim. *Pour toi qui te maries*. Traduit par Constant Muller. Édition Salvator, Mulhouse 1960. 112pp. 19cm. 4,80 NF.

Faite avec tact, l'initiation sexuelle, indispensable dans l'ambiance moderne, permettra de surmonter les crises de la puberté et de la première liberté, car les écueils seront signalés à temps. Le présent livre dit tout ce que jeunes gens et époux doivent savoir sur la constitution du corps, le sens profond de l'amour et les dangers qui menacent l'équilibre de la vie sexuelle. Fervent catholique, le docteur Van der Loeff suit scrupuleusement la sûre doctrine de l'Église.

LIPS, Dr A.C.M., *Une seule chair*. L'harmonie du couple. Traduit du néerlandais par H. Scharrenberger. Éditions Salvator, Mulhouse 1960. 148pp. 19cm. 6 NF.

Ce livre se présente comme un guide sûr, un ami franc, loyal, sincère, entièrement au service des jeunes, soucieux, à l'heure où ils rêvent mariage et aux premiers jours de leur vie conjugale, de mener une vie claire et heureuse dans le respect de la Loi divine bien comprise et joyeusement acceptée.

nécrologie

La Congrégation des Clercs de Saint-Viateur : Fr Joseph Beaudoin, Fr Philippe Dugas.

Les Frères Mineurs (Franciscains) : P. Victorin Doucet.

Les Chanoinesses Régulières de l'Hôpital-Général de Québec : Sr Saint-Raphaël (Lucie Eva Plamondon).

Les Sœurs de Sainte-Anne : Sr Marie Victor (Jane Hassen), Sr Marie Evéline (Eva Bernier), Sr Marie Ida (Indiana Tranchemontagne), Sr Marie Vital (Arthémise Beaulieu), Sr Marie Noémie (Emélie Forcier).

La Congrégation des Petites Sœurs Franciscaines de Marie : Sr M. Raymond des Sept Douleurs (Léontine Paré), Sr M. Odoric de Jésus (Laura Pageau).

Les Religieuses de la Présentation de Marie : Sr Marie Sainte Agathe (Eva Côté)

Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie : Sr Elisabeth de la Visitation (Blanche Mercure), Sr M. Théodore de Jésus (Florence Bélanger), Sr M. Louise Carmel (Laurianna Couture), Sr Mary Esterwin (Ruth Redmond).

Les Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal : Sr Imelda Hévey,¹ Sr Margaret O'Grady, Sr Eva Prud'Homme.

Les Sœurs de Charité de la Providence de Montréal : Sr Pierre D'Antioche (Bernadette Gadoury), Sr Justina (M. Thérèse Reverman), Sr Noémie (M. Lydia Gravel), Sr Thaïs d'Egypte (M. Anne Grandbois), Sr Lutgarde (Alphonsine Gaza) Sr Jean Népomucène (Louisiana Boucher), Sr M. Horace (Imelda Chaput) Sr Thibodeau (M. Louise Dugas), Sr Emma Chauvin.

Les Sœurs de Sainte Jeanne d'Arc : Sr Alphonse du Sacré Cœur, Sr Gérard du Sacré Cœur.

